Kavungu, Aristote. *Dame-pipi blues*. Ottawa : Vermillon, 2015. 78 p.

Aristote Kavungu, auteur du merveilleux *Une petite saison au Congo* (2010), nous présente ici un bouquet de treize courtes nouvelles regroupées sous un titre qu'on peut juger alternativement amusant, triste ou provocateur et qui fait référence aux premiers textes de la collection. La dame-pipi en question s'appelle Mathieu et est donc un monsieur-pipi ; il travaille dans les toilettes publiques de la place de l'Odéon à Paris et, après une longue carrière dans ce lieu nécessaire, il apprend qu'il perdra bientôt son travail et sera remplacé par l'installation de toilettes automatiques. Pourtant proche de la retraite, cette avancée technologique lui brise le cœur. C'est que Mathieu aime son emploi et les quelques bonjours qu'il échange avec ses clients. Dans un quartier inspirant « émerveillement et respect », il côtoie une classe aisée réduite « à l'humilité, à la simplicité [...] le temps d'un ouf ! de soulagement ». Les pourboires sont généreux, « c'est dire à quel point ce service offert petit représentait quelque chose de grand ». Et Mathieu de reconnaître : « Je n'avais pas [...] besoin de défendre ma paroisse parce que ces gens se fidélisaient eux-mêmes sans aucun effort de ma part ». Sur ce ton-là, les réflexions de Mathieu sont tout à fait divertissantes. (« Les années Odéon », première nouvelle de la saga des toilettes, a été demi-finaliste du prix littéraire Radio-Canada en 2010.)

Les autres nouvelles traitent de sujets fort différents et de situations émouvantes – par exemple, des souvenirs de guerre, la vie d'un fossoyeur, des personnages solitaires, une femme accusée de meurtre. Chaque nouvelle insiste sur une force tranquille, un sens développé de l'observation et un certain calme quotidien. Excellent conteur, Kavungu maîtrise les formes d'écriture brève. Il sait croquer des scènes touchantes en posant un regard qui conserve, simultanément, la distance de l'humour et une sympathie humaniste envers les drames petits et grands de la vie. Le ton n'est jamais trop léger. La bienveillance des lecteurs est sollicitée à tout instant sans jamais se départir toutefois d'un salubre soupçon d'incrédulité, comme pour nous rendre sensible au caractère fictif des anecdotes relatées et aux techniques de la nouvelle. On évolue à la fois dans l'esthétisme, dans les conventions d'un genre littéraire et dans le témoignage d'événements qu'on pourrait imaginer réels et, du moins, symptomatiques d'une société.

Marie Charpentier